

ici : art, design et biorégion



Jardin Chromoculture, ENSAD Limoges
photo©Emmanuelle Nègre

Journée d'étude de l'axe de recherche
Territoires du Vivant

ENSAD Limoges, 4 mars 2024

École
nationale
supérieure
d'art et
de design
Limoges

Que se passerait-il si, dans une école d'art, en France, en 2024, nous reprenions au sérieux un énoncé aussi paradoxal que « les Bororo sont des Arara » ?

Cette expression, qui a animé les débats au croisement entre la philosophie et l'anthropologie au XXe siècle, part d'une parole rapportée, dans les années 1890, par le baron Von den Steinen lors de son voyage au Brésil. Les Bororo, une population de la région du Haut Xingu de l'Amazonie brésilienne, lorsqu'il les interroge sur le perroquet Arara qui leur sert d'emblème et dont ils portent la représentation sur leur étui pénien décoré de plumes, disent qu'ils « sont » des Arara :

« Les Bororo se vantent d'être des Araras rouges. Cela ne signifie pas seulement qu'après leur mort ils deviennent des Araras, ni non plus que les Araras sont des Bororo, et doivent être traités comme tels - ils présentent froidement leur relation avec ces oiseaux aux plumes colorées comme s'ils se qualifiaient d'Arara, exactement comme si une chenille disait qu'elle est un papillon, et ils ne veulent rajouter aucun autre nom pour décrire leur caractère. Donc les Bororo sont des Araras, parce que leurs morts se transforment en Araras. » (Steinen 1894 : 305-306)

Pourquoi reprendre cet énoncé dans le contexte de la recherche-crédation à Limoges ? Et comment le comprendre au sein des débats contemporains sur les mondes de l'art à venir ? Alors que les Bororo peuvent dire que les humains « sont » des oiseaux, « nous », les Modernes, nous ne semblons toujours pas y arriver car les catégories « humains » et « oiseaux » sont « pour nous » incompatibles. L'interrogation du sens du verbe « être » dans les relations

entre humains et non-humains est pourtant au centre de la réflexion que nous déployons dans la plateforme « Territoires du vivant » à partir d'une réflexion théorique et pratique qui part d'une interrogation sur le milieu de vie de l'école.

Si par le passé, le récit de l'urbanité comme espace de progrès et seul horizon culturel et artistique a empêché que les artistes se projettent en dehors des villes du Nord, aujourd'hui, au contraire, c'est dans les prairies, les forêts et les rivières que semble s'offrir un espace physique et symbolique pour la création de nouvelles pratiques artistiques. La ruralité du territoire limousin, qui pendant longtemps a fait de l'ENSAD Limoges une école éloignée des mondes de l'art, est donc devenu, depuis notre entrée dans l'anthropocène, une chance et une force. En tant qu'école d'art située dans un des « territoires traités par l'État comme des déserts », comme le définit l'anthropologue Barbara Glowczewski, nous parions sur la possibilité d'envisager, ici, des alternatives face à la situation dans laquelle nous nous trouvons – la catastrophe écologique – et qui a peu d'équivalent historique. Nous investissons donc ce monde rural comme une nouvelle manière de travailler et de penser de nouvelles relations à l'art, à la technique, à l'environnement et à la société.

Bassin versant de la Vienne, Plateau de Millevaches ou encore Montagne Limousine sont tous les noms des territoires du vivant que nous parcourons, en marchant, en cueillant, en pagayant ou encore en jardinant pour tenter de changer de fond en comble nos relations au travail de l'art et du design, ses formes et ses imaginaires.

Pour cette première journée d'étude de la plateforme « Territoires du vivant », nous souhaitons alors nous interroger collectivement ce que cela voudrait dire de penser, ici, à l'ENSAD Limoges, une école d'art et de design bio-régionaliste.

Ici, dans une école décentralisée qui, par cette excentricité même, pourrait faire du lieu d'où elle produit son horizon matériel et symbolique. Une école qui promouvrait alors une économie de la création basée non pas sur la prédation et l'extraction des ressources mais qui assisterait, qui protégerait et qui coexisterait avec les espèces dont l'art est fait. Une école où la production des choses esquisserait donc, pour le dire avec l'ethnobotaniste André-Georges Haudricourt, une relation de « type amical » avec les vivants non-humains. Une école qui viserait ainsi à étendre le champ de l'esthétique vers une nouvelle éthique environnementale de la création.

Ici, avec nos invités, nous interrogerons donc ce que la biorégion peut faire faire à l'art et au design. Avec la sociologue du travail Alexandra Bidet, nous commencerons par nous interroger sur l'oubli de la production chez les penseurs du vivant et la façon dont nous pourrions renouer les fils d'un dialogue entre technique et esthétique environnementale en n'omettant pas le travail productif dans l'anthropologie de la nature. A sa suite, avec Geraldine Cauchy, la présidente de l'association Lainamac, nous expliciterons ce que veut dire lier ressources vivantes et types de productions à partir de la restructuration de la filière laine limousine que l'association met en œuvre depuis une dizaine d'années. Puis avec Benjamin Rosoux, du syndicat de la Montagne Limousine, nous contextualiserons cette filière au sein de sa biorégion et tâcherons de comprendre de quoi celle-ci est le nom. De là, la question du bassin versant fera alors irruption dans nos débats et la problématique de la relation à l'eau deviendra centrale. Pour marquer, sur un mode sensible, cette inflexion, l'artiste Yasmine El Amri nous proposera alors sa performance « Devenir Viaduc ». A sa suite, le travail de la designer textile Charlotte Marembert nous permettra de montrer les relations symbiotiques entre « façon de faire » et « lieu du faire », ici, dans le bassin versant de la Vienne. Puis nous élargirons notre échelle d'observation en passant de ce bassin versant à d'autres.

Avec le travail de recherche-création de Marion Albert sur l'Aveyron, nous introduirons la place de l'enquête comme une des modalités de production d'une connaissance située qui parvienne, pour le dire avec Philippe Descola,   fissurer le territoire naturaliste à. Finalement, le cinéaste Dominique Marchais et ses films documentaires sur des histoires sociales de rivières, nous amènera à nous réinterroger sur la ligne de partage entre nature et culture.

Tout au long de la journée, dans une posture d'observation-participante, l'architecte de situations Tibo Labat suivra nos débats. Puis, les jours suivants, avec des étudiant.e.s de la plateforme à Territoires du vivant à, ils travailleront à traduire, sous une forme graphique, nos échanges. Parallèlement, d'autres étudiant.e.s de la plateforme travailleront eux avec la designeuse Émilie Fayet à la fabrication d'encre végétales à partir des ressources du jardin Chromoculture. A la fin de la semaine, ils se réuniront et collectivement utiliseront les encres produites ici pour éditer les objets graphiques pensés ici.

Arnaud Dubois
anthropologue, CNRS, chercheur associé à l'ENSAD Limoges

ici : art, design et biorégion

Programme

ENSAD Limoges , 4 mars 2024

9h-9h30	Introduction
9h30-10h30	Alexandra Bidet, sociologue, CNRS Peut-on sauver les vivants en ignorant nos productions ?
10h30-11h30	Géraldine Cauchy, directrice, association Lainamac Ressources locales et matières disponibles, les paradoxes de la mondialisation. L'exemple de la filière laine de Creuse
11h30-12h30	Syndicat de la Montagne limousine / Benjamin Rosoux
12h30-13h15	Yasmine El Amri, artiste Devenir Viaduc
	Pause déjeuner
14h30-15h30	Charlotte Marembert, designer, atelier Myrobolan L'eau, premier matériau d'une teinturerie
15h30-16h30	Marion Albert, artiste-chercheuse Récit d'une enquête située - Rivière Aveyron
16h30-17h30	Dominique Marchais, cinéaste
17h30-18h	Conclusion

Observation-participante : **Tibo Labat, architecte de situations**

Alexandra Bidet

Peut-on sauver les vivants en ignorant nos productions ?

Comment sauver le vivant, nous compris ? En s'y reconnectant, nous disent de nombreux auteurs, auxquels l'espace médiatique fait la part belle depuis quelques années. Or ces appels à renouer avec la nature, rebaptisée « vivant », pour mieux marquer ce qui nous unit à elle, puisent dans un fond ancien, qui porte à stigmatiser, et à placer hors champ, nos activités de production – qui pèsent pourtant de tout leur poids sur le vivant. On reviendra sur cette mise à l'écart de la production pour montrer l'intérêt d'en prendre le contrepied. Au lieu de la fausse alternative entre vivre et produire, la question devient d'établir collectivement quoi et comment bien produire, pour non seulement survivre mais vivre une vie véritablement humaine. Outre l'amour du vivant, et la prise en compte des effets de nos modes de vie sur la biosphère, réussir la redirection écologique nous semble appeler à remettre sur le métier la question de nos formes d'accomplissement.

Alexandra Bidet est chargée de recherche au CNRS en sociologie. Elle s'intéresse aux façons dont nos activités quotidiennes nous amènent à explorer ce qui nous importe ou mérite d'être fait. Elle a publié notamment : L'engagement dans le travail. Qu'est-ce que le vrai boulot ? (PUF, 2011) ; Quand travailler, c'est s'organiser. La multi-activité à l'ère numérique (Mines, 2017) ; L'engagement comme expérience (EHESS, 2023) ; Vivre sans produire. L'insoutenable légèreté des penseurs du vivant (Croquant, 2023).

Géraldine Cauchy

Ressources locales et matières disponibles, les paradoxes de la mondialisation. L'exemple de la filière laine de Creuse

La ressource en laine en région Nouvelle-Aquitaine s'élève à environ 2 300 tonnes par an (2022), avec 1,2 million d'ovins, soit près de 19 % du cheptel national. Trois bassins de production se distinguent : un bassin laitier en Pyrénées-Atlantiques, un bassin allaitant autour des Deux-Sèvres, la Vienne et la Haute-Vienne et une production de viande autour du plateau de Millevaches en Limousin. De l'autre côté, plus d'une centaine d'entreprises textiles, sont identifiées à l'échelle régionale, avec une consommation totale pouvant être estimée au global à environ 200 tonnes de laine brute par an. Notre Région aurait donc une offre dix fois plus importante que le besoin de sa filière textile. Et pourtant... il est très difficile de reconnecter filière ovine à filière textile pour structurer une filière laine à haute valeur ajoutée. Il s'agira d'en comprendre les raisons et d'identifier les leviers d'action, en prenant l'exemple de la filière laine de la Creuse.

Diplômée de Géographie, Urbanisme et développement local, Géraldine Cauchy travaille au sein de Lainamac depuis 2010 et en assure la direction. Elle est plus particulièrement en charge du volet développement économique de la filière, articulant des projets complémentaires de mise en visibilité des savoir-faire des entreprises artisanales et créatives qui la composent. Originnaire de région parisienne, elle a toujours souhaité œuvrer pour les territoires peu denses, soumis à de fortes contraintes naturelles.

Benjamin Rosoux

Le Syndicat de la Montagne limousine

Initiative d'habitantes et d'habitants, le Syndicat de la Montagne limousine est l'outil dont nous nous sommes dotés pour défendre et mettre en œuvre notre vision du territoire. (...) La Montagne limousine, où nous vivons, est l'échelle adéquate pour nous saisir d'un certain nombre de problèmes essentiels qui sans cela font naître en nous un grand sentiment d'impuissance. Le syndicat a été créé par et pour celles et ceux qui vivent sur la Montagne limousine et sont soucieux de préserver ses ressources, la diversité des formes de la vie humaine et non humaine qui font sa richesse, et d'y défendre des conditions de vie dignes pour toutes et tous. C'est un outil pour se regrouper sur le territoire que nous habitons et défendre nos intérêts communs.

Source : <https://syndicat-montagne.org/qui-sommes-nous/>

Yasmine El Amri

Devenir Viaduc

Le viaduc de Millau arrive par hasard dans ma vie. Je voyage à bord de l'Aubrac. À travers la vitre, dans l'horizon nu, apparaissent ses pylônes. Au moment de le passer, je ne sais pas encore qui il est. Le viaduc est massif, aérien, des nuages meringuent son tablier. En bas, l'Aubrac longe la rivière, à 343 mètres dans le ciel, le viaduc l'abrège. Je me demande si sa présence annule le territoire, et de quelle terre il est le raccourci. Son immensité m'attire comme une sensation de vertige à l'envers. Moi aussi, je voudrais donner le vertige à mon environnement, devenir viaduc pour prendre tout le paysage, être célèbre et d'utilité publique. Dans Devenir Viaduc, j'interroge mon rapport à l'infrastructure et comment ces objets de désir m'intiment et me survivent.

Yasmine El Amri est artiste, diplômée d'un DNSEP des Beaux-Arts de Bordeaux, d'une maîtrise en Narration spéculative (Erg, Bruxelles) et d'un master Création littéraire (Université Paris 8). Elle s'intéresse aux adhérences entre l'aménagement du territoire et ce qui lui préexiste. Depuis 2018, elle développe le projet Maquette, sculpture-périmètre d'exploration des reliefs et de l'urbanité. Maquette a fait l'objet de performances et de textes. À partir de 2021, elle produit une série de conférences-performances Comment coulent les rivières ?. Les deux premiers volets ont été présentés dans des centres d'art et lors de festivals, en France et à l'étranger.

Charlotte Marembert

L'eau, premier matériau d'une teinturerie

Charlotte Marembert a pratiqué les teintures végétales pendant une vingtaine d'années à Bruxelles, en milieu urbain. En septembre 2023, elle s'installe à Felletin. Un challenge de taille l'attend : le changement de qualité de l'eau, premier élément à prendre en compte dans la pratique de la teinture. À travers différents exemples, notamment au sein de sa propre expérience et de son travail, Charlotte Marembert présentera les conséquences et les enjeux de cette problématique.

Charlotte Marembert est designer textile, spécialisée en teintures naturelles qu'elle pratique depuis près de 25 ans. Elle fonde l'atelier Myrobolan en 2010, d'abord une marque de fils à tricoter pour ensuite devenir une teinturerie à façon dont les clients sont multiples : stylistes, artisans, artistes mais aussi la recherche scientifique (CNRS) ou le Centre de Conservation du musée du Louvre. Elle enseigne par ailleurs le textile et les teintures dans différentes écoles supérieures d'art.

Marion Albert

Récit d'une enquête située - Rivière Aveyron

« Quelles sont les relations d'une rivière à ses habitant.es ? » Formulée au sein d'un centre d'art contemporain, cette question aurait pu se limiter au temps de résidence et se résorber une fois la création livrée. Or parfois, les conclusions demandent à être suivies comme de nouvelles pistes de recherche et d'actions. Désormais habitante de la rivière, je porte cette question inaugurale dans une enquête citoyenne, accompagnée par les ateliers d'écologie politique «OÙ Atterrir» initiés par Bruno Latour. Désormais, je me présente comme étant sérieusement concernée par la considération de l'Aveyron en tant qu'une entité multi-spécifique, agissante à chaque instant, à l'échelle de son bassin-versant. L'enquête, -qui consiste à déplier et à cartographier ce qui menace et ce qui maintient ce à quoi je tiens- a simultanément produit des effets sur mes pratiques et perceptions.

Marion Albert est artiste-chercheuse, diplômée des Beaux-Arts de Marseille, elle poursuit sa formation par une licence Sciences et Humanités (Aix Marseille Université) avec une spécialité en écologie scientifique. Elle a ensuite participé au master d'Expérimentation en Arts Politique de Sciences Po Paris où elle a appréhendé la nécessité de traduction entre les sphères scientifiques et politiques. Elle vit désormais dans le Tarn-et-Garonne où elle est engagée dans plusieurs projets de recherche-crédation.

Dominique Marchais

Nous reviendrons sur l'expérience de tournage de *Nul homme n'est une île* (2018), film documentaire mettant en relation diverses expériences localistes en Europe. Le film compare des situations éloignées dans l'espace (Sicile, Vorarlberg et Grisons) et dans le temps (communalisme italien tardif, XlVe). Ce faisant, il défend l'idée d'un

local traçant ses ramifications et ouvert aux intersections, en opposition avec la conception d'un local autarcique, d'un local du repli, d'un local de l'identité. Du coup, quel rapport entre un tel local et la notion de lieu ? Pour un tel local, le lieu est la condition de possibilité du projet, projet politique, projet de paysage, projet de *cambiamento* comme disent les agrumiculteurs des galline felici. Mais le lieu ne se dissout pas pour autant dans sa projection dans l'ouvert, et continue d'informer le projet par un travail incessant d'inventaire des qualités et ressources du lieu – de ses puissances. C'est à cette double condition que le local est projet, et que le projet reste local.

Ancien critique de cinéma aux Inrockuptibles, Dominique Marchais a réalisé *Lenz échappé* en 2003, court métrage librement adapté de la nouvelle de Georg Buchner. Depuis plusieurs années, il travaille sur les relations entre paysage et politique à travers la forme du cinéma documentaire : *Le temps des grâces*, état des lieux de la situation agricole en France (2010), *La ligne de partage des eaux* (2014), *Nul homme n'est une île* (2018) et *La Rivière*, sorti en novembre 2023. Il développe actuellement un long métrage documentaire et un long métrage de fiction.

Tibo Labat

Prolongement éditorial des échanges de paroles

À la suite de la journée d'étude, Tibo Labat animera pendant deux jours un comité éditorial avec les étudiant.es. Il s'agira de rendre compte des propos échangés et de tenter de les synchroniser avec d'autres milieux, depuis ici et en projection vers d'autres enjeux, et de produire affiches et autres objets d'intervention.

La démarche de Tibo Labat se situe à la jonction de l'action collective et des écologies. Dans la suite de sa formation d'architecte, il interroge aujourd'hui nos constructions tant sociales, que matérielles et relationnelles, et œuvre à la reconfiguration des relations avec nos subsistances.



MINISTÈRE
DE LA CULTURE

*Liberté
Égalité
Fraternité*

Ensad
Limoges